

# **MOURIR EN DIGNITÉ**

**COMMISSION CONSULTATIVE**

## **MÉMOIRE**

Jacques Grand'Maison

Jacques Grand'Maison est :

- . Professeur émérite de l'Université de Montréal.
- . Sociologue et théologien.
- . Pasteur de paroisse.
- . Auteur d'une quarantaine d'ouvrages sur les enjeux sociaux, culturels, éthiques et religieux.
- . Il a été impliqué, depuis 50 ans, dans plusieurs réformes et chantiers du Québec moderne.
- . Il a accompagné des centaines d'aînés dans la dernière étape de leur vie.
- . Il souhaite intervenir dans le cadre des audiences de la commission.

## II. DES SITUATIONS-LIMITES À HUMANISER

Nos façons de traiter des situations-limites comme l'euthanasie et le suicide assisté sont des révélateurs de nos postures laïques ou religieuses, et cela à plusieurs titres. Elles sont aussi un révélateur des mœurs et de l'état de la société, et encore plus des rapports à la vie et à la mort. Au-delà de la complexité de chacun des cas, toutes les dimensions de la condition humaine sont concernées.

Il n'est pas inutile de rappeler ces données fondamentales pour éviter, dans ces questions, tout positionnement unilatéral, tels un unique principe, une pure logique juridique, un absolu moral ou religieux, une politique sans débats, un seul repère qui peut n'être pas le souci du premier concerné, ou encore le dit caractère sacré de la vie, ou la criminalisation. Est plutôt en jeu un ensemble de traits d'humanisation : sagesse, discernement, libertés et responsabilités, compassion des acteurs. Et souci du cheminement de la personne qui peut changer de décision en cours de route. Il y a là une autonomie de la conscience à respecter résolument.

Tout cela milite pour le moins de « législatif » possible, de cadre extérieur derrière lequel on s'abriterait pour fuir ses responsabilités, au détriment de l'exercice des libertés, des décisions et des volontés des uns et des autres, et surtout de la suprême valeur humaine qu'est la compassion. Le bio-éthicien Hubert Doucet a écrit ce sage propos : « Respect de la vie, qualité de vie, autonomie du malade et compassion s'appellent mutuellement ». Cela ne vaut pas seulement pour mourir dans la dignité, mais aussi pour les soins de fin de vie. La riche expérience des soins palliatifs devrait inspirer aussi bien les pratiques des nombreuses institutions au service du grand âge que celles entourant les personnes qui ont choisi de vivre les dernières étapes à domicile.

À cela s'ajoutent des questions souvent laissées pour compte comme les rapports à la souffrance, les intérêts cachés, parfois certains règlements de compte, le désengagement, la désolidarisation intergénérationnelle, l'absence de soutien communautaire. Ce sont là des substrats qui invitent à beaucoup de circonspection. Ces substrats tiennent d'une opération vérité qui échappe à l'État et à ses politiques.

Un des problèmes majeurs qui sous-tend tous ces enjeux, c'est le nombre croissant de gens qui vieillissent et meurent seuls. Ce drame déborde toute considération démographique plus ou moins abstraite. Des faits lourds, comme la dénatalité des derniers quarante ans, qui débouchent sur des solitudes au grand âge. Cette solitude a beaucoup à voir avec les défis de l'euthanasie et du suicide assisté. La situation s'aggrave là où les institutions de soins et de soutiens des aînés sont de purs appareils bureaucratiques.

Il faut de nouvelles solidarités, autres que les solidarités intergénérationnelles. Les soutiens communautaires sont plus nécessaires que jamais. Cela concerne particulièrement les intervenants auprès des aînés, mais aussi les gouvernements, y compris leurs subventions à des fins communautaires. On ne peut plus se limiter à l'individualisation des solutions, même lorsqu'on s'assigne comme idéal, le maintien à domicile jusqu'au bout de la dernière étape de la vie.

Ces propos nous incitent à situer l'euthanasie et le suicide assisté par rapport à l'importance qu'on accorde à ce passage de la vie à la mort et par rapport à ce au nom de quoi et sur quoi on fonde cette importance. Comment ne pas rappeler ici cette pensée positive : du bord de la mort on ne mesure pas la vanité de la vie, mais son caractère précieux, sa grandeur, sa beauté, sa gravité.

Des anthropologues nous apprennent que chez les plus primitifs des humains, la conscience serait née avec le questionnement sur la mort, sur ce qui arrive à ceux qui ont vécu avec eux et qui ont quitté cette terre.

Dans ces deux repères, la mort est une référence du sens à la vie. En la refoulant ou en refusant d'y penser, on se prive d'un lieu réflexif précieux pour ressaisir son parcours de vie. D'où, chez certains esprits modernes, un traitement à la sauvette du passage de la vie à la mort, et des rites de deuil, et d'un effacement d'un moi sans avant ni après lui.

En terme un peu savant, on peut parler ici d'un contexte psychoculturel qui rend encore plus problématiques les situations-limites de la vie, et une certaine déshumanisation. Il y a ici des barbaries qui s'ignorent et qui scandaliseraient même les humains les plus primitifs.

Il y a aussi un autre aspect du contexte psychoculturel actuel. On peut l'exprimer en termes simples en citant cette remarque révélatrice d'une insoutenable légèreté : « Si je ne puis jouir au max de la vie, j'aime mieux disparaître de la carte, et vite à part cela ». Derrière cette remarque, il y a le grand mythe d'aujourd'hui qui commande l'idéal d'être toujours jeune, beau, en parfaite santé, libre de toute contrainte et sans lien obligé avec qui que ce soit. C'est peut-être le mythe le plus écrasant de l'histoire. Avec lui, les handicaps, la souffrance, les épreuves deviennent vite insupportables. On cherchera à s'en débarrasser au plus tôt, alors qu'ils pourraient nous amener à un surplus de vie, de sens, de compréhension des autres, de compassion, de fortitude intérieure. Mais ces dynamismes humains sont inaccessibles à ceux qui n'ont aucune distance par rapport à eux-mêmes, à leur façon de vivre, à leurs limites.

En pareil cas, on se prépare bien mal à vraiment assumer les situations-limites chez soi et chez les autres. Les débats sur l'euthanasie et le suicide, assisté ou pas, ne sauraient laisser en veilleuse les postures et les mentalités actuelles face à la mort.

Par-delà ces données critiques, l'objectif sera toujours de chercher les solutions les plus humaines avec un minimum de balises juridiques et politiques, en se souvenant toujours que chaque destin humain est unique. À ce niveau de transcendance, même la morale passe la morale, comme l'a dit si bien Blaise Pascal. Voilà un autre test de notre

capacité de sagesse, ce vieux mot presque oublié. Ni la science, ni la technique ne peuvent se substituer à la sagesse. Ce « premier spirituel » se loge dans les profondeurs de notre humanité. La foi et l'espérance n'appartiennent pas seulement aux esprits religieux. Les horizons de sens s'estompent dans « le va-vite » de nos adieux.

Redisons-le, l'enjeu ici, déborde les considérations médicales et juridiques. Plusieurs parmi nous éprouvent un malaise profond face à la criminalisation de situations tragiques inhumaines. Mais il y a plus.

Celles-ci sont un des lieux qui nous confrontent à un nouvel humanisme et aux tâches de lui donner des mains, des solutions pratiques pertinentes surtout socialement et éthiquement.

Cela ne se fera pas sans débats démocratiques avec des incidences politiques.

Humaniser et civiliser toujours plus la mort, c'est un des nobles objectifs et des devoirs imparables intergénérationnels et sociétaires, comme le juste et généreux traitement des personnes âgées et de leurs vulnérabilités.

### **À propos du suicide assisté**

Certains associent suicide assisté et euthanasie, comme s'ils étaient du même ordre de sens et de pratiques. Confucius et Camus disaient qu'écarter le sens premier des mots, c'est ajouter « à la misère du monde ». En plaidant pour le suicide assisté, quel message lance-t-on à la société et aux diverses générations? On ne saurait minimiser l'impact symbolique d'une telle pratique. J'ai entendu plusieurs remarques qui donnent à réfléchir :

- Où allons-nous si la seule assistance qu'une personne en fin de vie devrait recevoir de la société se limiterait à lui donner la mort?
- Que se passe-t-il donc dans votre société? Nous au Brésil même dans la misère, on ne se suicide pas. (Une brésilienne d'ici)
- Lors du suicide d'une de nos vedettes médiatiques, j'ai entendu des voix qui y voyaient un acte sublime de liberté. Un jeune de 17 ans à ce moment-là s'est suicidé en évoquant dans sa lettre d'adieu la liberté de le faire, y reprenant les mêmes termes des apologies de ce suicide médiatisé.

Nos discours et nos prises de position sur le suicide assisté doivent tenir compte des divers problèmes en rapport au suicide dans notre société tel le taux élevé de suicide dans chacune des générations actuelles. La capacité d'une société à résister au suicide est un des critères de sa santé. Entre la criminalisation, que nous rejetons, et le souci de compassion dans certains cas exceptionnels, des impératifs sociétaux nous incitent à un maximum de prudence en raison de la portée symbolique de toute référence au suicide.

**Nous sommes quelques milliers, « laïques ou religieux » à nous échine pour la prévention du suicide. Et voici qu'on nous dit : « Holà, les judéo-chrétiens bornés, ne savez-vous pas que le suicide assisté est une des nouvelles règles des mœurs modernes? » Mais on peut soupçonner qu'il y a peut-être là un pseudo-progrès régressif. Déjà dans les pays avant-gardistes en la matière, on constate que les balises établies au départ ont vite sauté. C'est une insoutenable légèreté de penser que ça ne peut pas nous arriver. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'y a pas toujours adéquation entre aider quelqu'un à mourir dans la dignité et aider quelqu'un à se suicider!**

## **L'expérience religieuse refoulée**

Ce qui me frappe dans plusieurs études et rapports sur la fin de vie, c'est l'absence de toute référence religieuse. Pourtant, à cet ultime moment de la vie et de la mort, bien des gens se posent des questions qui ont beaucoup à voir avec l'expérience religieuse, aussi bien en termes de foi qu'en termes de doute. Chez plusieurs, les valeurs spirituelles les aident à vivre leur épreuve finale et même à lui donner un sens.

Comment peut-on honnêtement justifier pareille exclusion au nom du laïcisme? Serait-ce l'ultime évacuation de notre héritage culturel et chrétien?

Alors que, comme on l'a vu, d'éminents penseurs rationalistes, y compris athées, reconnaissent qu'on trouve dans le christianisme des sources morales et spirituelles qui ont contribué à l'avènement de nos sociétés modernes, ici au Québec, la majorité de nos « faiseurs d'opinion » oblitère ces données factuelles. Il y a quelque chose de tordu dans cette méconnaissance voulue, proclamée et décrétée arbitrairement. Surtout, un mépris arrogant des croyants d'aujourd'hui. Serions-nous passés d'une discrimination à une autre, toute aussi détestable?

## **Cinq pièges à lever**

Je suis bien conscient de la nouvelle donne des situations-limites. On ne saurait éviter des débats de fond. Voici cinq pièges qui bloqueraient les nécessaires débats.

- Les valeurs, l'éthique et le droit permettent une distance par rapport au vécu à l'état brut, aux mœurs du moment, et aux sondages. Réduire la complexité à ce que mesurent les sondages (on est rendu là), ce serait bloquer l'exercice du jugement, la délibération démocratique et le débat lui-même. Les exemples récents ne manquent pas à ce chapitre. On se renvoie ainsi dos à dos. « C'est mon vécu » dit-on de part et d'autre.

- Le deuxième piège est celui de la logique juridique qui peut clore le débat quand il commence à peine.
  
- Le troisième porte sur les valeurs. Il consiste à s'en remettre à une seule valeur. Fût-elle fondamentale, aucune ne saurait suffire. Les valeurs se jouent normalement au pluriel.
  
- Le quatrième piège est celui de méconnaître que dans des problèmes aussi complexes, il y a souvent conflit de valeurs. Par exemple, la transcendance de la personne, qui commande une autonomie de ses décisions, d'une part, et, d'autre part, le fait qu'il ne s'agit pas d'une affaire exclusivement individuelle. Le médecin, la famille et plus largement la société sont impliqués. Par exemple, qu'arrive-t-il aux plus vulnérables? aux cas lourds et coûteux? au message symbolique lancé aux autres générations, surtout quand on associe euthanasie et suicide assisté?
  
- Le cinquième piège a trait aux différents rapports au corps humain, à la souffrance et à la mort. Le refus d'y réfléchir a souvent des effets pervers d'attitude, de comportement, de posture ou de solutions expéditives, ou aveugles ou sans considérations éthiques. C'est peut-être une des plus tristes déshumanisations. Il y a pourtant là une opération vérité qui peut être bénéfique à tous ceux qui sont impliqués dans cette épreuve de la fin de vie.

Cela dit, il faut bien admettre qu'il existe, dans une société pluraliste, diverses conceptions de la « vie bonne » qui ont chacune leur part de vérité. On ne possède pas la vérité, on a besoin de celle des autres. Voilà une des valeurs et postures fondamentales du pluralisme et de la démocratie qui envahit présentement les champs moraux et religieux, jusque dans les rapports aux soins de la fin de la vie et à la mort. Les débats se jouent donc aussi dans les situations concrètes où les acteurs concernés doivent en arriver à une décision commune dont le centre est la personne en cause.



Ceci dit, on ne peut balayer du revers de la main toutes les études sociales sur le suicide depuis cent ans, à commencer par Durkheim. J'en retiens une, particulièrement importante, qui porte sur les chaînes de suicides. Suite au suicide de la vedette rock Kurt Cobain, plus de 200 jeunes se sont suicidés en se référant à lui. La commission des droits de l'homme de l'ONU a interpellé les Pays-Bas sur ce phénomène social de la chaîne de suicides qu'amène en ce pays son peu de résistance au suicide.

La dignité humaine, redisons-le, n'est pas qu'une affaire individuelle, ponctuelle et subjective, surtout quand il s'agit de la portée historique, sociale, culturelle et éthique du suicide assisté qui invite au principe de précaution. À titre de rapprochement, on sait mieux maintenant sur quelle pente savonneuse le laisser faire nous entraîne. La grave crise financière récente en est, dans un autre domaine, un exemple parmi d'autres. Comment peut-on ignorer, dans le débat sur le suicide assisté, le contexte actuel d'une anomie (absence de normes) fort répandue dans plusieurs domaines de la vie individuelle et collective, anomie qui souvent fait sauter les balises qu'on s'est données?

Voilà des repères, non exhaustifs bien sûr, qui ne préjugent pas des futures orientations et pratiques concernant les problèmes complexes que les situations-limites soulèvent.